

rir les enfans qui remplacent les vôtres dans le service du sanctuaire; elle vous recommande ses nourrissons qui lui sont si chers, ses futurs ministres....

.....

SERMON

POUR

L'OEUVRE DU CALVAIRE

DU MONT VALÉRIEN (1),

PRÊCHÉ EN 1826, AUX APPROCHES DU CARÈME.

*Principes verò... omnes viri et mulieres mente devotâ ob-
tulerunt donaria, ut fierent opera quæ jusserat Dominus.*

Les princes et les personnes de tout rang offrirent avec empressement leurs dons pour l'achèvement de l'œuvre du Seigneur. (*Exod. xxxv, 27 et 29.*)

EN jetant mes regards sur cette assemblée imposante et auguste, où je vois réunis, devant l'autel du souverain Seigneur de l'univers, la fille des rois et des empereurs (2), d'illustres princes de l'Eglise, et l'élite de la cour et de la ville, mon cœur, pénétré de respect, se remplit en même temps, mes Frères, d'un vif sentiment de consolation et de joie. O Eglise de mon Dieu! tout ne sera donc pas affliction pour vous, dans ces jours d'ivresse consacrés dès longtemps, par un monde frivole, à la dissipation et aux vains plaisirs! Si les jeux, les pompes, les dissolutions même du siècle ont leurs sectateurs, la piété et les bonnes œuvres ont aussi les leurs; pendant que les

(1) L'Auteur n'avait pas mis la dernière main à ce discours. Cependant nous avons cru qu'il pouvait être offert au public.

(2) Madame la Dauphine, auparavant duchesse d'Angoulême.

uns ne mettent point de bornes aux profusions de luxe et de la vanité, les autres sont prodigues de sacrifices pour les intérêts de la charité et les besoins de la religion : ceux-là vont porter leur or au théâtre; ceux-ci viennent déposer leurs dons aux pieds de la croix. Laissons donc un monde insensé adorer ses idoles; et puisque c'est au moment même où tout retentit de ses folles maximes et de ses joies profanes, qu'un zèle pieux pour le culte du Dieu crucifié vous a conduits dans ce temple, ne parlons à un si noble auditoire, mais plutôt à un auditoire si chrétien, qu'un langage digne de lui, et qu'il ne soit question ici que du Calvaire et de la croix. Qu'est-ce que l'œuvre du Calvaire? quels motifs vous pressent de concourir à cette œuvre. Tels sont les deux points sur lesquels je vais avoir l'honneur de vous entretenir brièvement. — *Ave, Mariâ.*

PREMIER POINT.

Qu'est-ce que l'œuvre du Calvaire du mont Valérien? c'est d'abord le culte solennel et public de la croix de Jésus-Christ. Or, mes Frères, à ce titre seul, quoi de plus grand et de plus vénérable aux yeux du chrétien? Le culte de la croix, n'est-ce pas la religion tout entière? qui pourrait dire tous les bienfaits de la croix, toutes les merveilles qu'elle a opérées? Demandez à notre divin Rédempteur comment il a vaincu l'enfer et racheté le monde? il vous répondra que c'est par la croix. Suivez les apôtres dans leurs rapides conquêtes : ils partent de la Judée, et se répandent dans tout l'univers, pour le soumettre au joug de l'Évangile; quelles sont leurs armes? — la croix; — et leurs trésors? — il n'en ont point d'autres que la croix; — et leur sagesse, leur science, leur industrie, leur force, où sont-elles? — tout est dans la croix et la croix seule : ils ne savent, ne prêchent, ne montrent aux nations étonnées, que la croix. Et leur succès, quel est-il? — tout tombe à leurs pieds, la synagogue est abattue, les idoles sont brisées, la

philosophie confondue se tait, les peuples adorent : la vertu de la croix à tout fait.

Cependant l'impiété et l'idolâtrie se sont réfugiées sur le trône impérial, comme dans un dernier asile; les Césars sont encore persécuteurs, et le sang des martyrs coule. J'aperçois Constantin. Où courez-vous, prince valeureux et téméraire? qu'osez-vous entreprendre? comment triompherez-vous, avec une seule armée, de cinq empereurs, et de toutes les forces de l'empire qu'ils vont réunir contre vous? vous allez à la mort. — Je vole à la victoire; elle m'est promise par le Ciel même. Voyez au haut des airs cette croix miraculeuse; lisez-y ces mots : *Tu vaincras par ce signe.* Regardez maintenant cet étendard qui flotte au milieu de mes guerriers, c'est la croix : voilà mon égide, mon épée, et le gage assuré de mes triomphes. En effet, tout plie devant l'étendard sacré, devant la croix; à sa vue, les armées ennemies, frappées d'épouvante, se dispersent, se précipitent dans les fleuves et dans les gouffres; Rome tremblante ouvre ses portes, et la croix victorieuse, y entrant avec le triomphateur, prend possession de cette antique capitale du paganisme, et bientôt en bannit les faux dieux pour toujours. Rome, conquise par la croix, sera le centre d'un nouvel empire plus étendu que le monde romain, et aussi durable que l'univers. O croix, c'est sous ton ombre que l'Église de Jésus-Christ s'est accrue et fortifiée, qu'elle a rempli toute la terre, et jeté ces profondes racines que les puissances de l'enfer n'ébranleront jamais! O croix divine, c'est toi qui domptas les peuples barbares, et changeas en agneaux ces féroces lions accourus pour dévorer la chrétienté comme une proie! c'est toi qui repoussas tant de fois vers l'orient le Musulman indompté, et reportas sur ses bords la terreur que le croissant répandait au loin! O croix sainte et chérie, tu civilisas nos pères! tu couvris et protégas le berceau de la France! tu brillas, pendant quatorze siècles, sur le front de ses monarques, sur les remparts

de ses villes et sur la cime de ses temples. Oh! que ses destinées furent glorieuses, tant qu'elle demeura fidèle au culte que Clovis et saint Louis l'avaient instruite à te rendre! Mais hélas! quand les jours d'aveuglement et de délire furent venus, et que, profanée par des mains sacrilèges, tu disparus à nos yeux, quel déluge de calamités vint fondre sur ce royaume infortuné, que parurent abandonner avec toi toutes les bénédictions célestes! . . . Ecartons, mes Frères, de trop douloureux souvenirs. Mais pouvons-nous oublier que si, après tant de maux, l'espérance, la paix, l'autorité tutélaire de nos rois nous ont été rendues, le retour de tous ces biens a été précédé par le retour de la croix? Elle reparut la première, comme le signe heureux de la réconciliation qui se préparait entre le ciel et la terre, comme l'avant-coureur de toutes les miséricordes divines. Replantée sur nos collines et dans nos plaines, se relevant de toutes parts dans nos cités et dans nos hameaux, elle consacra de nouveau et purifia ce sol de la très-chrétienne France, que tant d'excès avaient souillé. Nous la saluâmes comme l'aurore de la restauration qui allait luire; et prosternés partout devant elle, sur les chemins et les places publiques, sur les rivages de nos mers et sur les bords de nos fleuves, nous la conjurons de tenir tout ce qu'elle semblait promettre, et de ramener parmi nous tout ce qui manquait à notre bonheur. Les vœux que nous lui adressâmes alors ne furent point stériles; et maintenant notre reconnaissance ne doit pas être avare. Il est juste qu'après de tels bienfaits, nous lui érigeons un monument éclatant et durable, qui soit aux générations à venir un témoignage immortel de notre foi et de notre amour; ou du moins, mes Frères, que nous ne laissions pas périr sous nos yeux un des plus illustres monumens de la piété de nos pères envers elle.

Aux portes de la capitale, vous le savez, mes Frères, s'élève un mont vénéré, que la sainteté de sa

destination fait nommer dès long-temps le Calvaire, et qui de temps immémorial est consacré à l'adoration du Dieu crucifié. Quelque haut que l'on remonte dans les anciennes traditions de nos contrées, on trouve en ce lieu la croix, et des pèlerins qui vont lui rendre hommage, et une succession de fervens anachorètes, qui, fixant leur demeure à ses pieds, vivent et meurent en l'invoquant. Plus tard, on voit s'établir autour d'elle une communauté de pieux cénobites, qui, voués à son culte, chantaient nuit et jour ses louanges; et une congrégation de prêtres zélés, qui, adorateurs tout ensemble et prédicateurs de la croix, ne cessaient d'en méditer et d'en publier les merveilles. Sur ce mont sacré, comme autrefois sur la montagne qu'habitaient les prophètes d'Israël, la prière n'était jamais interrompue. Nul objet profane ne s'y offrait aux regards; rien n'y troublait le recueillement des religieuses pensées. L'étranger qui gravissait sur ces hauteurs saintes, y était conduit par l'amour de son Dieu ou par le repentir de ses fautes; il montait en silence, et souvent il arrosait le chemin de ses pleurs. Tout ce qu'il voyait autour de lui redoublait son attendrissement; une suite de pieuses chapelles, disposées en stations le long de la colline, lui présentaient successivement les vives images de chacune des souffrances du Sauveur. Il croyait être transporté sur le théâtre même de ces lugubres scènes, et suivre le divin Agneau dans tout le cours de sa douloureuse passion. Il le contemplait tour à tour défaillant et baigné d'une sueur de sang à Gethsémani, indignement outragé chez le grand-prêtre, livré aux dérisions d'Hérode et de sa cour, cruellement déchiré de verges et couronné d'épines dans le prétoire, portant à travers les rues de Jérusalem l'instrument de son cruel supplice, et succombant sous le faix. Son âme s'abreuvait des douleurs et des ignominies de son maître: et lorsqu'enfin parvenu au sommet, il n'apercevait plus que le ciel et la croix et Jésus, son Dieu et sa victime, cloué à ce

lois fatal, expirant pour lui entre deux criminels, son émotion n'avait plus de bornes; il tombait prosterné contre terre, le visage inondé de larmes, le cœur pénétré de la componction la plus vive; et ne se relevait que pour courir à la maison hospitalière des prêtres, y confesser ses égaremens, et jurer à son Rédempteur une fidélité éternelle. Oh! combien de pécheurs, jusque-là endurcis, furent touchés en ce lieu d'une grâce victorieuse! combien d'âmes encore faibles s'y élevèrent aux plus héroïques résolutions, et à toute la sublimité des conseils évangéliques! combien d'infortunés et de cœurs brisés par la douleur y goûtèrent l'onction céleste, et revinrent consolés! C'était « cette montagne du Seigneur, où la divine rosée ne cesse point de se répandre. »

A certaines époques de l'année plus solennelles, ou plus particulièrement consacrées au culte de la croix, le peuple fidèle accourait en foule au Calvaire, et les grands se confondaient avec le peuple. C'était alors un des plus ravissans spectacles de religion qui se puissent concevoir. Les sentiers de la colline étaient couverts de pèlerins, et l'église pleine d'adorateurs; on ne voyait de tous côtés que des scènes religieuses et attendrissantes. Ici une multitude attentive et avide suivait, de station en station, un zélé missionnaire qui, le crucifix à la main, les entretenait du sacrifice et des tourmens de l'Homme-Dieu; là se célébraient les divins mystères, et la table sainte était entourée d'innombrables convives. Toute la montagne retentissait tour à tour de pieux gémissemens et de sacrés cantiques. Il semblait qu'on eût quitté la terre, et qu'on fût entré dans un monde meilleur. O mon Dieu! nous fûmes témoin, dans notre première jeunesse, d'un de ces touchans spectacles, et le souvenir ne s'en effacera jamais de notre cœur: les jours mauvais s'approchaient alors; quel concert d'ardentes prières s'éleva de ce lieu vers vous, pour les détourner! Ah! sans doute, si la mesure de nos iniquités n'eût été remplie, votre miséricorde, se laissant

fléchir à de telles supplications et de tels vœux, eût épargné à la France des maux si cruels; ou peut-être, Seigneur, fallait-il, par un dessein plus profond de miséricorde même, que vos fervens serviteurs trouvassent, dans la participation de vos souffrances et dans la palme du martyre, la plus précieuse des récompenses, tandis que vos ennemis trouveraient dans le succès même de leurs complots et dans leurs propres fureurs, le plus terrible des châtimens.

Voilà donc ce que nos aïeux et nos pères avaient fait pour honorer l'instrument sacré de notre rédemption; et (je me hâte de le dire) leur ouvrage renversé un moment, n'est pas détruit. Le Calvaire français a repris son antique et sainte destination; il a encore ses croix vénérées, ses missionnaires, ses stations, ses pèlerinages, sa maison hospitalière, ses grandes solennités et ses religieux exercices, qui attestent que la foi n'est pas éteinte dans le royaume de saint Louis. Il a de plus qu'autrefois ses mausolées et ses tombeaux. O la belle et touchante pensée, d'avoir tracé autour du sépulcre et de la croix du Sauveur, une enceinte sacrée pour la sépulture de ceux qui voudront séparer leurs cendres de celles des profanes, et reposer avec les seuls amis de Dieu dans une terre bénie, à l'ombre de l'autel où s'offre le sacrifice perpétuel pour les vivans et les morts, et auprès du gage précieux de la résurrection qu'ils attendent! Cette restauration de la croix et de son culte, avec tous les bienfaits qui l'accompagnent, nous en sommes redevables, après Dieu, principalement à deux hommes que je ne louerai pas ici, parce que leurs œuvres les louent assez; instituteurs l'un et l'autre d'une société d'hommes véritablement apostoliques, dont l'un (1) continue à être le chef, dont l'autre (2) a transporté le zèle et les vertus dans l'épiscopat; dignes tous deux, après avoir replanté la croix dans

(1) M. l'abbé de Rauzan.

(2) Mgr. de Forbin-Janson, évêque de Nancy.

presque toutes nos provinces, que le Ciel les choisît pour la relever dans son propre domaine du Calvaire. Ils se sont vus heureusement secondés dans cette glorieuse entreprise par la munificence vraiment royale du monarque, par celle des princes et princesses de son auguste famille; par les libéralités et les efforts de plusieurs âmes généreuses ici présentes, à qui rien ne coûte lorsqu'il s'agit des intérêts de la charité ou de la religion; par le zèle noble et désintéressé de quelques-uns de nos plus célèbres artistes, qui, héritiers du génie des Appelle et des Phidias, ont voulu, sans autre récompense que celle qu'ils attendent de Dieu, consacrer à l'embellissement de ce lieu saint des talens renommés dans l'Europe entière; enfin par le concours et l'admirable émulation des gens de bien de toutes les classes, des grands et du peuple, du gouvernement et des particuliers, des riches et de l'indigent même. Les encouragemens sont venus de toutes parts, des dons magnifiques ont été faits; d'immenses et précieux matériaux ont été rassemblés; de grandes sommes ont été employées à de grandes constructions, dont plusieurs touchent à leur fin; et si l'ouvrage entier s'achève, comme nous l'espérons de la bénédiction du Ciel et de votre assistance, il sera vrai de dire que ce siècle, qui a mérité d'ailleurs tant de reproches, aura fait plus que ceux qui l'ont précédé, pour l'honneur de la croix de Jésus-Christ. Jamais le Calvaire n'avait présenté un aspect si majestueux; l'architecture n'y avait encore élevé ni un sanctuaire si digne de la grandeur du Dieu qui le doit habiter, ni un si vaste et si bel édifice pour la réception des étrangers et de tous ceux qui viendraient chercher un asile sur la montagne, pour y méditer en silence les vérités éternelles; les chefs-d'œuvre du ciseau et du pinceau n'avaient pas encore orné ce lieu de la prière; l'accès n'en avait pas été facilité, comme il va l'être, par une route commode et spacieuse, que fait ouvrir l'autorité publique, pour y conduire sans fatigue ceux qu'une si

antique dévotion ou des beautés si nouvelles y pourraient attirer. Ainsi se terminera, sous le règne de Charles-le-bien-Aimé, un saint monument que nous présenterons à la postérité comme la solennelle et authentique réparation de tant d'outrages sacrilèges, que le signe adorable de la rédemption a reçus de nos jours parmi nous.

Quel rapprochement s'offre ici à ma pensée! Lorsque jadis, après trois cents ans de persécutions cruelles, le christianisme, sortant des prisons et des catacombes, devint pour la première fois la religion des empereurs et de l'empire, le premier soin du grand Constantin et de la vertueuse impératrice Hélène, que l'Eglise a rangée depuis au nombre des saints, fut de rendre à la piété le Calvaire de Jérusalem, d'y relever la croix du Sauveur depuis long-temps enfouie sous des décombres, et d'ériger sur les ruines des édifices profanes qui couvraient cette terre sacrée, une superbe basilique à la gloire du vrai Dieu; et quinze siècles plus tard, lorsque la même religion, qui n'a pas cessé un instant d'être celle de nos rois, mais qu'avaient abjurée et opprimée nos tyrans, est redevenue la religion de l'état, et a recouvré ses droits, nous voyons, sous les auspices d'un monarque aussi zélé pour elle que Constantin, et d'une auguste princesse, digne émule de la pieuse sainte Hélène, la croix reprendre sa place sur un autre Calvaire où elle avait été abattue; et là, sur des fondemens destinés à une structure profane, s'élever majestueusement un temple décoré par tous les arts, avec un magnifique hospice pour les pèlerins qui viendront porter leurs hommages au Dieu crucifié.

Mais cette noble et religieuse entreprise ne peut s'achever, mes Frères, sans de nouveaux efforts, sans des sacrifices de votre part; et il me reste à vous parler brièvement des motifs qui doivent exciter votre zèle.

SECOND POINT.

Grands et riches du siècle, écoutez-moi avec un renouvellement d'attention, car c'est de votre intérêt que je vais parler; oui, de votre intérêt personnel le plus cher, et je le ferai avec la gravité qui convient à mon ministère. Voici des réflexions qui doivent faire impression sur vos esprits. Les bonnes œuvres ont moins besoin de vous pour se soutenir, que vous n'avez besoin des bonnes œuvres pour trouver grâce devant Dieu. Oh! s'il m'était donné de vous faire comprendre combien cette élévation et cette opulence qui font de vous les élus de la terre, mettent d'obstacles à votre salut éternel: combien il y a d'opposition entre l'esprit d'humilité, de simplicité, de renoncement, de mortification, qui est l'esprit propre des disciples de Jésus-Christ, et cette enflure de cœur presque inséparable de la haute fortune; cette pompe et ce faste qui vous environnent, et qui peuvent si facilement vous éblouir; cette disposition à vous placer dans votre propre estime au-dessus du reste des hommes, qui semblent nés pour vous honorer et vous servir; cette affluence et cette recherche de tout ce qui flatte les sens et satisfait la nature; cet amour pour un monde que le Sauveur réprouve, mais auquel on fait gloire d'appartenir, et dont on veut être un des ornemens; ce goût passionné pour ces dangereux plaisirs; cette avidité pour ses honneurs et ses faux biens; cet asservissement à ses usages profanes et à ses modes souvent indécentes; cette vie où il se mêle tant de dissipation, d'oisiveté, de vanité, de mollesse!... Si c'était ici le lieu de vous montrer à quels dangers tout cela vous expose, et de développer tout ce que renferme de menaçant pour vous cette parole sortie de la bouche de la vérité même: « Malheur à vous, riches, malheur à vous qui riez maintenant, car vous pleurerez; » quelle consternation et quelle terreur ne répandrais-je pas dans l'âme de tous ceux d'entre vous qui ont

une foi vive et une conscience timorée! Mais j'aime mieux vous consoler à la fois et vous instruire, en vous disant que ces mêmes richesses, qui font tout votre péril, peuvent devenir, par les bonnes œuvres, la ressource assurée de votre salut; que si d'autres doivent conquérir le ciel par la violence, il ne tient qu'à vous de l'acheter en quelque sorte par vos libéralités saintes; et que cette mammonne d'iniquité, pour parler avec l'Évangile, qui perd le plus souvent ceux qui la possèdent, est destinée, par le religieux usage que vous en ferez, à expier vos fautes, à sanctifier vos âmes, et à vous ouvrir les tabernacles éternels.

Vous n'êtes pas en état peut-être, quoique vous ayez beaucoup péché, de soutenir les rigueurs d'une juste et nécessaire pénitence; le fardeau de la croix accablerait votre faiblesse, si vous entrepreniez de la porter comme les saints, et de marcher avec eux à la suite du divin Crucifié; ou du moins vos engagements, ce semble, votre position dans le siècle, votre genre de vie ne vous le permettraient pas.

Cependant c'est cette croix qui vous jugera; elle paraîtra dans les airs au dernier jour, et vous lui serez confronté. S'il ne se trouve aucun rapport, aucune conformité entre vous et elle, vous périrez; mais quelle sera votre consolation si vous avez alors droit de lui dire: O Croix divine, si je n'ai pu vous charger sur mes épaules, ni clouer sur vous mes membres, je vous ai toujours portée dans mon cœur, et je n'ai négligé aucune occasion de vous honorer! Rappelez-vous comme je prodiguais mon or pour embellir votre culte, et quelles privations je m'imposais pour vous procurer des hommages. Le temps me manquait pour les longues prières; mais combien de ferventes oraisons, de pieuses larmes ont été répandues devant vous, dans la maison de prière que j'avais préparée par mes largesses! Les austérités et les macérations m'étaient étrangères, j'ai même regardé quelquefois comme une bienséance et une nécessité de

mon état, de prendre quelque part à certains plaisirs et à certaines vanités mondaines ; mais n'ai-je pas aussi contribué, par mes sacrifices, à la conversion de tant de vrais pénitens, qui, ramenés à Dieu dans ces salutaires retraites, que j'avais concouru à leur ménager sur le Calvaire, ont renoncé au monde pour le reste de leurs jours, et les ont consacrés à ces rigueurs et à ces austères pratiques qui auraient surpassé mes forces ? Je n'ai pas toujours assez fidèlement rempli l'obligation qui m'était imposée, comme père, comme mère de famille, d'instruire mes serviteurs, aussi bien que mes enfans dans les préceptes de la loi du Seigneur ; mais ne me reviendra-t-il rien du mérite de ces vives et touchantes instructions, que des prêtres zélés et infatigables ne cessaient de multiplier avec tant de fruits, dans le lieu que j'avais rendu par mes dons capable de les recevoir ? Ah ! mes Frères, si vous pouvez tenir ce langage, qui peut douter de la réponse que vous entendrez de celui qui attachait tant de prix à l'aumône ; qui promettait le ciel pour un verre d'eau froide donné à un de ses disciples ; qui disait : « Quiconque ouvre un asile à un prophète, recevra la récompense du prophète ; » qui disait encore, par l'organe d'un de ses apôtres, que « ceux qui contribuent à la conversion d'un pécheur, sauvent leur âme avec la sienne, et couvrent la multitude de leurs propres péchés ? »

Ne craignez donc pas que cette œuvre soit d'un moindre mérite devant Dieu, que d'autres qui semblent se rapporter plus directement aux nécessités des pauvres ; ne craignez pas de vous attirer, en y concourant, le reproche d'avoir préféré au grand devoir de la charité, une pratique arbitraire de dévotion. Ce serait la mal connaître, et tomber dans une grande erreur. Eh ! n'est-ce donc pas une œuvre de la charité la plus généreuse et la plus éclairée, que d'aider à construire une maison hospitalière, où les pèlerins et les pauvres seront reçus, nourris,

ponnus de toutes choses, et où leur sera distribué, avec le pain matériel, cet autre pain plus précieux et plus désirable, qui fait vivre éternellement ? N'est-ce pas là exercer, de la manière la plus méritoire et la plus sainte, cette hospitalité que saint Paul recommandait si instamment aux premiers fidèles : *Hospitalitatem nolite oblivisci* (1) ; cette vertu antique qui fit la gloire des patriarches, qui se pratiquait avec un zèle si touchant dans les beaux jours de l'Eglise, et qui est tombée malheureusement en désuétude parmi les chrétiens de ces derniers siècles ? Et puis, mes Frères, n'y a-t-il de pauvres dignes de l'intérêt et de la compassion des âmes charitables, que ceux qui vivent dans l'indigence des biens de la terre ? les grandes misères ne sont-ce pas celles de l'âme ? Combien de riches du siècle sont de véritables pauvres, dénués de tous les dons de la grâce, de tous les trésors de la vertu, réduits devant Dieu à une déplorable nudité, couverts au-dedans de mortelles plaies, et menacés de souffrir une faim et une soif éternelles ! N'en est-il point parmi vos amis et vos proches, qui soient tombés dans cette triste indigence spirituelle ; qui aient perdu non-seulement l'innocence des mœurs, mais la foi même, et toute pratique de religion, et jusqu'au souvenir de leurs premiers devoirs et de leur future destinée ? Si vous leur préparez, loin de ce monde qui les enchante et les corrompt, une maison de retraite et de recueillement, où ils puissent, au moins une fois, réfléchir sérieusement sur leurs dangers, sur leurs besoins, sur cette misère trop réelle qu'ils ne soupçonnent même pas ; si là ils ouvrent les yeux à la lumière qui leur sera présentée, qu'ils y reçoivent les secours et les remèdes nécessaires à leurs âmes, qu'ils y goûtent la manne cachée et y boivent à cette source d'eaux vives qu'ils n'ont jamais connue ; qu'enfin ils en reviennent guéris, purifiés, rassasiés, enrichis de tous les dons célestes, et désormais heureux :

(1) Hebr. xii, 2.

croiriez vous avoir moins fait, que si vous eussiez secouru, dans sa disette ou dans son infirmité, un de ces malheureux qui implorent la commisération publique? croiriez-vous n'être pas de ceux à qui Jésus-Christ dira un jour: J'étais errant et abandonné, dans cette brebis fugitive de mon troupeau, et vous m'avez recueilli sous un toit hospitalier: *Hospes eram, et collegistis me*; j'étais nu, et vous m'avez couvert d'un vêtement de gloire: *Nudus, et cooperuistis me*; j'étais affamé, et vous m'avez nourri délicieusement: *Esurivi, et dedistis mihi manducare*; j'étais malade, mourant, et vous m'avez rendu la vie: *Infirmus, et visitastis me* (1)? Quel aiguillon que l'espoir d'une telle récompense! Mais, pour en venir à ce qui vous touche de plus près encore, vous-mêmes, puisque la charité bien ordonnée doit commencer par vous, n'avez-vous aucun besoin, dans cette dissipation où vous vivez, de sortir quelquefois du tourbillon dont le mouvement vous emporte ou au moins vous agite, pour aller dans la solitude considérer plus attentivement vos voies; peser devant le Seigneur, vos pensées, vos sentimens, vos démarches; comparer vos obligations avec vos œuvres; examiner, au pied de la croix, si vous n'accordez pas trop à un monde séducteur, dont les usages tiennent de si près à ses vices, si certaines bienséances prétendues ne sont pas des prétextes, si certaines nécessités ne sont pas des illusions; prendre les conseils de sages directeurs, de ministres saints et éclairés; vous purifier de vos taches; retremper, en quelque sorte, votre âme, et former des résolutions nouvelles, pour mieux combattre à l'avenir les ennemis de votre salut? Oh! que vous vous saurez de gré, en mourant, de vous être préparé un refuge et comme une cellule à vous-mêmes, sur la montagne, où, d'année en année, vous aurez été recevoir de plus près les communications du Ciel, et d'où vous aurez rapporté chaque fois un accroissement de lumières,

(1) Matth. xxv, 35, 36.

un redoublement de ferveur, un nouveau mépris pour les choses périssables, un désir plus ardent du bonheur qu'on goûte dans l'immortelle patrie.

Mais n'est-ce pas encore un excellent exercice de la charité, que d'assurer aux fidèles qui se sont endormis dans le Seigneur, une sépulture paisible et véritablement chrétienne, où ils ne craindront pas que leurs cendres soient troublées par les vociférations de l'impiété, par la bruyante apothéose des ennemis déclarés de leur Dieu, par des pompes funèbres changées en pompes de l'enfer, et en exécration orgies, que le paganisme lui-même aurait vues avec horreur? Ce soin de pourvoir au saint ensevelissement des morts, n'est-il pas compté, dans les Ecritures, parmi les actes de religion et de vertu qui attirent les plus abondantes bénédictions du Ciel? Rappelez-vous Tobie et ces consolantes paroles que l'Ange lui adresse: Quand tu recueillais avec honneur, j'étais près de toi, et j'offrais ta prière au Seigneur. De là sont venues toutes ces grâces dont il t'a comblé par mon ministère: *Quando mortuos abscondebas in domo tua et sepeliebas eos, ego obtuli orationem tuam Domino* (1).

D'ailleurs, mes Frères, pourriez-vous être indifférens au sort de votre propre dépouille mortelle? Ne voulez-vous pas que vos corps, après avoir été marqués par l'onction sainte au sceau de l'immortalité, et en avoir reçu le germe précieux dans leur sein, soient déposés dans une terre bénite, au pied de la croix, d'où partira un jour le signal de la résurrection glorieuse? Là vous ont déjà devancés plusieurs pieux fidèles que vous avez connus, et dont la mémoire est demeurée en vénération parmi vous. Là ont pris place les restes mortels des deux illustres prélats (2) qui ont été, l'un après l'autre, la gloire de la

(1) Tob. xii, 12.

(2) Mgr. de Boulogne, évêque de Troyes; Mgr. de Beauvais, évêque de Sénez.

cha re chrétienne dans ces derniers temps. Là vient de descendre tout récemment un héros (1) (car je n'hésiterai point à le nommer ainsi), vétéran de l'honneur et le Nestor de nos guerriers; qui, après avoir passé près d'un siècle sur la terre, a conservé jusqu'à la fin sa loyauté, sa foi, sa renommée tout entière; également intrépide dans les périls de la guerre et dans les orages civils, invincible courage et inflexible génie, il a honoré la religion qu'il n'a jamais rougi de professer, la vérité qu'il n'a jamais craint de dire, la cause de ses rois pour laquelle il a toujours été prêt à s'immoler. C'est auprès de ces tombes révérees et du signe sacré du salut, et non parmi les myrtes et les cyprès, au milieu des emblèmes de l'infidélité et près de marbres qui portent pour inscription le blasphème, qu'il convient à des chrétiens de choisir leur dernière demeure, et d'aller dormir ce long sommeil que suivra le réveil de l'immortalité.

Voilà donc déjà, mes Frères, plus d'une œuvre digne de votre charité. Mais en est-il qui doive vous être plus chère, en est-il de plus utile, que celle qui a pour objet d'encourager, de soutenir, de fixer enfin dans une habitation convenable, une société vraiment apostolique (2), qui rend tous les jours de si importants services à l'Eglise, et sur laquelle reposent peut-être les destinées de la religion dans notre France. Ce sont bien là ces prophètes à qui il faut préparer un asile pour avoir part à leur récompense: *Qui recipit prophetam in nomine prophetae, mercedem prophetae accipiet* (3). Ah! établissons-les sur la montagne, ces hommes qui évangélisent la paix: *Ecce super montes pedes evangelizantis et annuntiantis pacem* (4); qu'ils aient leur habitation sur le Calvaire, ces prédicateurs de la croix; que de là ils se répandent en tous lieux, pour allumer dans tous les cœurs

- (1) Le comte Duhous de Vioménil.
 (2) MM. les Missionnaires de France.
 (3) Matth. x. 41.
 (4) Nali. i. 15.

le feu dont ils sont embrasés, et reviennent ensuite, dans leur tranquille retraite, se délasser de ces travaux, aux pieds du Dieu qu'ils auront annoncé: semblables à ces colombes mystérieuses dont parle Isaïe, qui, après avoir pris leur vol au loin dans les campagnes, reviennent goûter le repos dans les ouvertures du rocher qu'elles habitent: *Ut nubes volant, et quasi columbae ad fenestras suas* (1).

Qu'on ne se fesse donc point une idée étroite d'une œuvre si étendue, et qui en renferme plusieurs. Supposons toutefois, pour un moment, qu'il ne fût question que d'honorer le sépulcre et la croix de Jésus-Christ: qui osera nous faire un crime d'une dévotion si juste et d'un culte si saint? qui oserait nous faire un reproche de répandre, à l'exemple de Magdeleine, nos plus précieux trésors et nos parfums les plus exquis sur les pieds adorables de notre Sauveur mourant? Ne serait-ce pas imiter le murmure du perfide et hypocrite disciple contre cette sainte femme? ne lui fit-il pas précisément le même reproche qu'on nous adresse quelquefois si injustement? Pourquoi, s'écria-t-il, cette profusion inutile d'un objet si précieux: *Ut quid perditio hæc* (2)? d'un objet dont le prix, mieux employé, eût pu soulager une multitude de pauvres: *Potuit venundari multo et dari pauperibus* (3). Que lui répond le Sauveur? Ne troublez point cette femme dans l'exercice de sa piété et de son amour envers moi: *Quid molesti estis huic mulieri* (4)? elle n'a rien fait que de bien: *Opus enim bonum operata est in me* (5). Il est bon, sans doute, d'assister les pauvres, et, quoi que vous fassiez, vous en aurez toujours au milieu de vous: *Nam semper pauperes habetis vobiscum* (6); mais il est nécessaire de me rendre en ce moment l'honneur qui m'est dû:

- (1) Isa. lx. 8.
 (2) Matth. xxvi. 8.
 (3) Matth. xxvi. 9.
 (4) Matth. xxvi. 10.
 (5) Matth. xxvi. 10.
 (6) Matth. xxvi. 11.

Me autem non semper habetis (1); cette essence précieuse ne pouvait être mieux employée qu'à embaumer mon corps et à honorer ma sépulture : *Ad sepeliendum me fecit* (2); loin de blâmer cette action, je veux que tout l'univers en retentisse, et que son nom soit célébré partout où mon Evangile sera connu : *In toto mundo dicetur et quod hæc fecit in memoriam ejus* (3). — (4).

(1) Matth. xxvi, 11.

(2) Matth. xxvi, 12.

(3) Matth. xxvi, 13.

(4) Ici le manuscrit du Père de Mac Carthy n'offre plus qu'un passage de l'Exode que nous allons donner, où Moïse invite les Israélites à apporter leurs dons pour l'ornement de l'Arche du Seigneur. L'Orateur paraît avoir développé ce texte dans la péroraison, qui fut entièrement improvisée.

Et ait Moyses ad omnem catervam filiorum Israel... Omnis voluntarius et prono animo offerat Domino aurum, argentum et æs... et gemmas... et faciat quod Dominus imperavit, tabernaculum et tectum ejus... Egressaque omnis multitudo... obtulerunt mente promptissimâ atque devotâ... ad faciendum opus tabernaculi. Quidquid ad cultum et ad vestes sanctas necessarium erat, viri cum mulieribus præhuerunt armillas et inaures... argenti ærisque metallâ...; sed et mulieres doctæ, quæ neverant, dederunt hyacinthum, purpuram...; principes verò obtulerunt lapides onychinos et gemmas... Cuncti filii Israel voluntaria Domino dedicaverunt... Ecce vocavit Dominus ex nomine Beseleel... implevitque eum spiritu Dei, sapientiâ... ad excogitandum et faciendum opus... Ooliab quoque erudit... Dixerunt Moysi: Plus offert populus quàm necessarium est. Jussit ergò Moyses præconis voce cantari: Nec vir nec mulier quidquam offerat ultra, in opere sanctuarii. Sicque cessatum est à muneribus offerendis, eo quòd oblata sufficerent et superabundarent (Exod. xxxv et xxxvi, passim). Quæ postquam Moyses cuncta vidit completa, benedixit eis (Ex. xxxix, 43).

PANÉGYRIQUE

DE

SAINTE PIERRE,

PRONONCÉ POUR LA FÊTE DE CE SAINT,

Le 29 Juin 1815,

DANS L'ÉGLISE CATHOLIQUE DE GENÈVE.

Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam.

Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. (*Matth. xvi, 18.*)

QUAND ON entreprend de louer les héros du siècle, et ces hommes que le monde appelle grands et illustres, ce sont leurs qualités et leurs vertus naturelles, ou les monumens de leur génie, ou les dons de la fortune, qui fournissent la principale matière de leur éloge; on aime à vanter en eux l'éclat du nom et de la naissance, la prééminence du rang et les dignités, les talens rares et sublimes, l'étendue et la profondeur du savoir, enfin l'élévation naturelle des sentimens, et cette hauteur de courage qui produit les grandes actions: car ce sont là les fondemens les plus ordinaires de leur gloire, et leurs titres à l'admiration des autres hommes.

Je viens louer aujourd'hui, Chrétiens, à la face des autels, un héros d'un ordre bien différent, et je suis